

Il ne faut jurer de rien

Jean-Louis Nogaró (Ernest Cafuron)

3^{ème} prix ex aequo du public, concours d'écriture de nouvelles 2006

Sang pour sang POLAR

"À part un éboueur en train de ramasser une ordure qui sera immanquablement là demain, la rue est aussi déserte que le paradis.

Il y a de mon immeuble au garage où je range ma voiture deux cents mètres. Avant je les parcourais d'une seule enjambée, aujourd'hui c'est une expédition. Tout me paraît suspect. Chaque pas est un péril. Des fois, j'ai tellement les jetons que j'envisage de rebrousser chemin... "

La vie est ainsi faite. J'aurais aimé voir du monde dans ma rue, en ce petit matin du 7 février 2006. Enfin un peu plus de monde. Je n'ai rien contre les éboueurs. D'ailleurs, suis-je autre chose qu'un éboueur ? Lui, il ramasse nos déchets pour aller les enfouir dans un trou que personne ne veut connaître. Moi, je recherche les déchets que mes contemporains planquent dans leur tête.

Mais j'ai beau être "psy", tendance Jung, une menace sourde, insidieuse est en train de me bouffer la vie. Et pourtant, je m'estimais mieux armé qu'un Freudien pour affronter la situation que je suis en train de vivre. Comment lutter contre la névrose quand on ne peut l'expliquer que par la libido et le complexe d'Oedipe ? J'étais persuadé jusqu'alors que la théorie sur laquelle je m'appuyais jusqu'alors pour traiter mes patients était infaillible. L'inconscient collectif, "riche dépôt des expériences ancestrales", une fois décrypté, est forcément plus à même de permettre de lutter contre les mécanismes de psychose. Et ça marche ! Avec les autres. Sur le papier. Où quand ça va bien. Mais là, en ce moment... Oh, je ne reçois pas de lettres, pas de coup de téléphone, rien de concret. Et c'est justement ça qui m'inquiète le plus.

Le concret, on sait comment le prendre de face, par la face qui nous convient le mieux. On peut lui attribuer les symboles, expressions possibles de faits encore méconnus. Mais là, rien. J'aurais préféré une respiration anonyme à l'autre bout du fil, de petits colis dans ma boîte aux lettres, avec des animaux morts à l'intérieur. Mais bon, ils ne m'ont pas laissé cette chance, n'en parlons plus. Il est six heures du matin, la lueur des lampadaires combat mollement les brumes qui s'échappent peu à peu de ma banlieue résidentielle. Belle banlieue, à trois mille euros le mètre carré pour un appartement neuf. Je me suis renseigné, c'est décidé, dès que cette histoire est finie, je vends tout et je me casse. Loin, très loin. S'ils m'en laissent le temps.

Nous sommes donc le 7 février 2006. Et aujourd'hui, c'est la reprise des audiences au palais de justice. Et moi, moi qui n'ai jamais rien gagné à aucun de ces jeux à gratter que je continue à acheter en même temps que mon paquet de Lucky Strike quotidien, moi, j'ai été tiré au sort... pour être juré. Pour la première fois, à plus de quarante ans, je m'étais inscrit sur les listes électorales... Il faut vous dire que je suis de tendance anarcho-jungienne. J'aurais mieux fait de me casser une jambe ce jour-là. Enfin bref, lors de la séance plénière de la communauté d'agglomération du mois de décembre, mon patronyme, extrait du grand registre de la liste électorale est sorti du chapeau. Et mon nom, comme un fragile petit esquif, a ensuite traversé toutes les tempêtes, évité les récifs, pour se retrouver, soigneusement rangé entre Roberton Michel et Sanouillet Guislaine, sur le bureau du président de la cour d'assise.

Quand je me suis rendu à ma première convocation, en compagnie des autres bénéficiaires de cette loterie, on nous a tout expliqué. On était partis pour deux semaines de séance. On nous a présenté les affaires qui seraient traitées. Toutes plus sordides les unes que les autres. On a parlé argent, aussi : soixante-sept euros par jour, trente euros par repas, et vingt et un centimes du kilomètre. Plus une indemnité compensatoire pour ceux qui travaillaient. Même si ça m'avait demandé un effort de réorganisation, je n'étais pas mécontent, finalement. Ça allait me faire des vacances, et me permettrait de voir le système judiciaire de l'intérieur. Et puis, on était quarante, et seuls neuf jurés seraient désignés par affaire jugée.

Tout ça, c'était le 3 janvier. Vous avez bien compté : du 3 janvier au 7 février, ça ne fait pas vraiment deux semaines. C'est qu'il y a eu une tuile. Un problème de fusible, pour être plus précis. Et c'est suite à ce problème que les miens ont débuté.

J'ai été retenu pour la troisième affaire. L'affaire dite du "parapluie de Pékin". L'histoire avait fait du bruit dans la région, à l'époque, il y a près de deux ans. La presse nationale s'était même déplacée pour l'occasion. Au départ, il ne s'agissait que d'une banale affaire de cartes bleues volées dans des stations d'essence, de nuit. Quelques hommes de main musclés molestaient les conducteurs, leur confisquaient les cartes de paiement, un comparse ayant pris le soin d'observer la numérotation, au préalable. Puis le conducteur était "retenu", le temps nécessaire pour les malfrats d'alléger son compte en banque. Avec un peu d'entraînement, rien de bien difficile. A ce qu'il paraît.

La police, après plusieurs mois de planque, filatures et infiltrations diverses, avait pu remonter jusqu'à un niveau assez élevé de l'organisation. Un coup de filet massif avait permis d'appréhender une vingtaine d'hommes, tous d'origine asiatique. Les premiers interrogatoires n'avaient pas donné grand-chose. Seul, l'un des suspects, Jinsong Wang, avait parlé. C'est ce qu'il avait révélé qui avait conduit au déferlement médiatique. Il avait informé les enquêteurs que l'argent récolté était centralisé dans un restaurant du centre ville, le "Parapluie de Pékin", tenu par un certain Shaozu Feng Yang. Shaozu Feng Yang en reversait une part aux hommes de main, mais, surtout "aidait" beaucoup la communauté asiatique de la ville. Trouver une carte de séjour, un logement, un emploi, installer des boutiques, faire venir la famille, ne posait plus de problème. En échange, les ressortissants s'acquittaient d'un impôt modeste mais certainement rémunérateur à l'adresse de Monsieur Feng Yang, dont l'affaire florissait à vue d'œil.

Une telle organisation ne pouvait laisser indifférent, et, très rapidement, les enquêteurs acquièrent la certitude que Monsieur Feng Yang disposait d'appuis sérieux, et surtout bien placés. Il fut arrêté le jour de Noël. Le 26 décembre au matin, on retrouvait Jinsong Wang pendu dans sa cellule. Les gardiens étaient formels : la corde qui avait servi ne se trouvait pas sur les lieux la veille au soir... La partie visible de l'enquête s'arrêta là. Le reste ne fut que suppositions plus ou moins étayées de la part de la presse. On soupçonna pêle-mêle le préfet, le maire, les conseillers généraux, et même le proche conseiller d'un ministre établi dans la région. Les rumeurs de pots-de-vin allaient bon train quand débuta le procès de Monsieur Shaozu Feng Yang.

Le Président du tribunal réunit les neuf jurés retenus, la veille du début du procès. Il nous informa que l'affaire était sensible. Il fit allusion à des pressions, et nous conseilla de rester sous protection policière. On avait déjà vu des cas de jurés agressés dans le but d'influer sur le déroulement du procès. Sur les neuf, sept acceptèrent de passer les jours, et surtout les nuits qui venaient, dans l'hôtel réquisitionné pour l'occasion, choyés par les anges gardiens spécialement affectés à cette tâche. Le huitième était un artisan, Michel Roberton justement, qui pestait parce que cette histoire de juré lui faisait déjà perdre assez de temps sur ses chantiers en cours, et que, d'ailleurs, il n'aurait pas dû être retenu pour cette session, que c'était une honte d'empêcher les gens de travailler. Bref, il comptait sur ses soirées pour avancer dans son travail. Le neuvième, c'était moi. N'oublions pas qu'en ma qualité de psy d'obédience anarcho-jungienne, j'étais très armé pour savoir ce que j'avais à faire, sans avoir à me préoccuper de ce que la police pouvait me proposer.

Le procès débuta le 8 janvier à neuf heures. A neuf heures quarante-cinq, constatant que Michel Roberton n'était toujours pas là, le président du tribunal ajourna la séance. Un peu avant midi, on nous informa que Michel Roberton avait été retrouvé dans une maison en chantier. Electrocuté en installant un tableau électrique. Un accident était tout à fait envisageable, mais

on pouvait également supposer tout autre chose. Le procès fut reporté au mardi 7 février, le temps de choisir un nouveau juré. Je persistai dans mon souhait de ne pas bénéficier de protection particulière. Avec moins d'enthousiasme que la fois précédente. Je dois même reconnaître, en mon for intérieur, que si on me l'avait imposé, ça m'aurait bien arrangé. Mais je ne peux me permettre de transiger avec mes convictions intimes. Question d'estime de soi.

Depuis cette date, je veux dire depuis la date de la mort de Michel Roberton, il faut bien avouer que je ne suis que très moyennement rassuré. S'il n'a pas été victime d'un accident bête, il n'y a aucun doute possible : je suis le prochain sur la liste. En effet le nouveau juré a immédiatement accepté de rejoindre l'hôtel, protégé par les flics. Et les caméras de télévision.

Et moi, je me retrouve dans ma rue, à six heures du matin, en train de me demander comment je vais faire pour rejoindre mon garage. J'ai choisi de partir avec trois heures d'avance, pour brouiller les pistes. Ma rue est donc déserte, comme le paradis. Je me chante la chanson de Zazie, intérieurement, pour me donner du courage : "C'est la vie, pas le paradis..."

J'ai bien tourné la tête dans tous les sens. Pas âme qui vive à part cet éboueur désœuvré. Qu'est-ce qu'il fout là d'ailleurs ? D'habitude, ils sont deux, avec un camion devant. Et ils ne traînent pas. Lui, il donne l'impression d'être en balade. Planqué dans le renforcement de ma porte, je l'observe un moment. De temps en temps, il se baisse pour ramasser un déchet... et le balance dans une des poubelles qui trônent sur le trottoir. Je retiens mon souffle, et risque un pas en dehors de ma cachette. Je soulève le couvercle de l'une des poubelles de mon immeuble. Elle est vide. Les éboueurs sont déjà passés... Je me cale à nouveau contre le mur. Il faut faire quelque chose, de toute façon. Je compte jusqu'à cent, de temps de retrouver une respiration à peu près normale.

L'homme se situe à une centaine de mètres de moi, juste à mi-chemin entre l'endroit où je me trouve et la porte de mon garage. Je suis partagé entre l'envie de remonter chez moi pour prévenir les flics, et celle d'aller affronter courageusement le danger. J'opte pour la deuxième solution. Le "courageusement" en moins. En fait, je sens clairement une boule se former dans ma gorge. Cas classique de somatisation. Il suffit de respirer de manière ventrale. Comme pour l'accouchement sans douleur. Problème : ça ne marche pas, ça non plus, dans les conditions extrêmes. Bon, j'avance quand même. Je me dis que je me fais des idées, que Michel Roberton a eu un accident. J'ai lu les journaux, ça arrive au moins une fois par semaine, des histoires comme ça. Au pire, ce mec fait le guet. Il ne va pas m'abattre comme ça, froidement, en pleine rue. Enfin, j'espère.

J'effectue une cinquantaine de pas dans sa direction. J'ai mis les mains dans les poches, pour me donner une contenance. Malgré le froid, je sens la sueur me couler entre les omoplates. J'ai l'impression d'avoir les cheveux poisseux... Maintenant, je peux voir l'homme plus nettement. Il s'est arrêté de marcher. Il me regarde. Il a une petite moustache brune. C'est un Asiatique. Je poursuis, machinalement. Comme un veau qui part à l'abattoir. Bizarrement, je n'ai plus la tentation de rentrer chez moi. Sans doute une forme singulière du syndrome de Stockholm. Lorsque j'arrive à sa hauteur, nos regards se croisent. Il me salue, avec un sourire triste. Il va prévenir celui qui est chargé de m'éliminer. Sur la route entre chez moi et le tribunal, peut-être. Je décide que j'emprunterai des voies très passantes, quitte à faire des détours. Je réponds à son salut. Je n'essaie pas de lui rendre son sourire, je sens que je ne suis pas vraiment maître des muscles de mon visage.

Il me reste cent mètres à faire pour atteindre ma voiture. Cent mètres pendant lesquels je vais lui tourner le dos. Je fais un rapide calcul. Un piéton se déplace à six kilomètres à l'heure en moyenne... Je vais donc l'avoir environ une petite minute en dehors de mon champ de vision.

Et on peut en faire des choses en une minute... Sortir un téléphone portable, composer un numéro, parler. On peut aussi sortir une arme, viser, tirer.

Je pose la main sur la poignée de la porte du garage. Je suis toujours vivant. L'homme n'a pas choisi la deuxième option. En fait, je comprends qu'il a opté pour une troisième solution. Il m'a suivi. La boule dans la gorge qui commençait à disparaître revient en force. Je l'entends, juste derrière mon dos, alors que j'ouvre en grand le portail, découvrant ma magnifique Simca 1100 orange :

"Jolie voiture".

Il a une voix grave. Plus grave que son physique ne l'aurait laissé penser. C'est un type plutôt malingre. Bizarrement, ma première pensée va pour ma Simca. Je me dis que si ce type me tire dans le dos, en fonction de l'arme et du projectile, elle pourrait être endommagée. Ce serait bête, quand même, elle est de 1973 et n'a pas souffert de la moindre maltraitance jusque là. Je sais de quoi je parle, c'est une première main. Je me retourne, et lui lance, sans doute plus brusquement que je ne l'aurais souhaité :

- Pourquoi, vous êtes acheteur ?
- Non, non, pas du tout. Enfin, je me demandais...
- Vous vous demandiez ?
- Vous la prenez, là, maintenant ?
- Pourquoi, vous voulez faire un tour ?

C'est étrange, je n'ai plus peur. On entre dans la phase concrète que j'attendais. Les masques tombent. Le gars a l'air tout embêté. Pas du tout une tête de tueur. Mais ça ne veut rien dire, ça. Rien du tout. Il se tortille la main droite dans la gauche. Je vois ses gros gants en caoutchouc prendre des formes étranges. Ses gants sont de la même couleur que ma Simca. Je me concentre sur la symbolique collective du gant. Je ne trouve rien. Il reprend, embarrassé :

- Les collègues m'ont déposé ici, après la tournée... J'habite dans cette rue. Et j'ai laissé mes clés au dépôt. Alors je me disais que si vous alliez en ville, vous passeriez peut-être devant... Vu qu'y a guère de bus à cette heure ci...

Il habite ici... Jamais vu avant, ce mec. Il faut dire, qu'avant j'étais moins soupçonneux. Moins observateur, donc. Et puis, c'est bizarre, au vu du prix des loyers dans le secteur qu'un éboueur puisse se loger là... J'ai rien contre, notez bien. Mais en ce moment, j'aurais préféré, autant le dire franchement, qu'il ne se trouve pas dans ma rue. D'un geste de la main, je l'invite à monter dans ma voiture. Autant régler le problème. L'homme obtempère. En le voyant s'installer, bien confortablement, je me demande si je ne ferais pas mieux de refermer brutalement la porte, et de l'enfermer, là, dans mon garage. Le problème, c'est que j'en ferai quoi, après de ce type ? Si jamais il n'est pour rien dans cette affaire, j'aurais l'air malin. Je pourrais même certainement avoir de gros problèmes. Je le rejoins donc, et démarre. Pas question de compter sur une panne de batterie : elle est neuve. Une fois le véhicule dans la rue, l'homme me propose de refermer le portail. Je refuse poliment : je ne lui laisserai pas prendre la moindre initiative !

Il faut bien une demi-heure pour rejoindre le palais de justice, surtout avec l'itinéraire bis que je viens de mettre au point. La seule zone qui me pose un peu problème est la voie rapide que je vais être obligé d'emprunter. Je sais qu'actuellement, il n'y a pratiquement personne. A cet

endroit, un peu plus tard, lorsque les gens gagnent leur lieu de travail, ça bouchonne. Je me maudis intérieurement d'avoir choisi cet horaire si matinal.

Nous voici donc partis. Je mets l'autoradio en route. La chaleur des voix d'Amadou et Mariam ne m'apporte aucun réconfort :

"Il est minuit à Tokyo

Il est cinq heures au Mali

Quelle heure est-il au Paradis ?"

Décidément... Le paradis. Pas envie d'y aller tout de suite...

Mon voisin ne semble pas parti pour décrocher un mot. Il s'est calé confortablement dans son siège, sa tête dodeline au rythme de la musique. De mon côté, j'ai plus pour habitude d'écouter que de parler. Je me fais donc violence pour lancer la conversation.

Ce n'est pas trop dur votre boulot ? L'hiver, surtout...

- Ça va.
- Vous êtes en France depuis longtemps ?
- J'y suis né.
- Ah, bien sûr... Et vous êtes d'origine...
- Je suis Français.

Bien sûr...

On est mal partis. Je monte le son. On s'approche de la voie rapide. Il faut que je trouve quelque chose d'ici là. Quoi que tant qu'il est à mes côtés, je ne risque guère l'agression extérieure. Je me mets à appuyer sur l'accélérateur. A grande vitesse, il ne tentera rien. Il aurait autant à perdre que moi. A moins que ce ne soit un kamikaze. Les kamikazes, au départ, ce n'étaient pas les Palestiniens, mais bien des Japonais...

- Vous roulez vite... Il y a des radars par là, attention.

Ce que j'en ai à faire des radars ! C'est le dernier de mes soucis... Mais qu'est-ce qu'il fait maintenant ? Je le vois qui ôte ses gants crasseux et les pose sur ses cuisses. J'ai du mal à le surveiller tout en tentant de garder le cap. Je ne tiens pas plus que ça à me planter. Quoique à tout prendre, je préfère rester maître de ma destinée. Je le devine en train de farfouiller dans une de ses poches. Non, mais c'est incroyable... Il sort... un couteau. J'accélère encore. Tous mes clignotants internes virent au rouge. La respiration nouée, les sueurs froides. S'y rajoutent maintenant des tremblements incontrôlables. J'abandonne un dixième de seconde la surveillance de mon passager, le temps de griller un feu. Personne, heureusement. Ce qui pourrait m'arriver de mieux, ce serait d'être pris en chasse par les flics. Mon éboueur est imperturbable. Il ouvre la lame. Quinze bons centimètres. C'est un kamikaze, j'en suis sûr. Ce mec ferait n'importe quoi pour protéger Monsieur Shaozu Feng Yang et sa suite de politicards véreux. Je hurle :

- Je voterai pour l'acquitter, je voterai pour l'acquitter !

Il me regarde d'un drôle d'œil. Je sens de l'inquiétude dans cet œil. Tant mieux. Je ne suis pas inquiet, moi, peut-être ?

- Ça ne va pas Monsieur ?
- Vous en avez de bonnes, vous...
- C'est le couteau qui vous fait peur ?

Je préfère ne pas lui répondre. Le prochain feu est à cent cinquante mètres. Il est vert. Je fais rugir la Simca. On passe en même temps que le feu vire à l'orange.

- C'est pour vous montrer... Je l'ai trouvé dans les poubelles, dans notre rue, ce matin. En vous attendant.
- En m'attendant ?
- Enfin, en attendant, je veux dire. C'est pour vous dire, c'est le bon côté du métier d'éboueur. On récupère plein de choses, comme ça.

Il replie et range son couteau. Je me calme un peu, tout en maintenant la pression sur l'accélérateur. Mais ce mec me raconte des bobards. Il me met la pression. Quand il attendait dans la rue, les poubelles étaient déjà passées. Il n'a peut-être rien à voir avec mon histoire, mais il n'est pas clair. Il y a des jours comme ça. Votre rue a beau être déserte comme le paradis, on n'y rencontre pas forcément des anges. Il remet ses gants. Il ne fait pas froid, pourtant, surtout avec le régime que j'impose à ma voiture. Il va tenter de m'étrangler. Sauf qu'on ne me fait pas perdre la tête comme ça, à moi. Y a un truc, avec ces gants, il faut que je trouve. Je tente de me concentrer. Il y a une phrase, comme ça, je crois : " Sa main gauche est à hauteur de son ventre. L'homme, comme le juriste situé en dessous de lui, tient un gant, symbole de mariage et d'autorité." Qui a dit ça ? Le cardinal Henri de Suze, je crois. J'ai beaucoup étudié les symboles, pendant mes études. Le mariage, l'autorité, le juriste. Ce n'est peut-être pas si mauvais pour moi, finalement...

Je décide de reprendre mon destin en main. A mon tour de le déstabiliser. Il n'aime pas la vitesse, je sens qu'il a la trouille à son tour. Il s'accroche nerveusement à la poignée de la portière. La voie rapide n'est plus qu'à une centaine de mètres. Encore un feu, et on y est. Il est vert, à nouveau, mais cette fois, je lève le pied. On roule à moins de vingt kilomètres à l'heure. Un automobiliste nous dépasse en klaxonnant, tout en m'adressant quelques signes infamants. Je baisse le volume de l'autoradio. Et je lui explique :

- Moi, je suis arrivé. Je vais descendre au feu. Mais je vous laisse la voiture. Vous n'aurez qu'à la reposer devant ma porte de garage, avec les clés sous le bouchon du réservoir d'essence.
- Mais vous aviez dit que...

Il aurait sans doute préféré que je relève le gant. Mais l'idée du défi et de la virilité médiévale ne me séduit pas plus que ça. Je m'en fous d'être lâche. Je veux être vivant.

- Je ne sais plus ce que je vous ai dit. Toujours est il que je descends là. Bonne journée.

C'est complètement idiot, je sais. Mais je n'en peux plus de rester à côté de ce type. Il va me prendre pour un fou, ou un mec extrêmement sympathique et confiant. Il va peut-être me voler ma voiture. S'il fait partie de la bande du "Parapluie de Pékin", il partira à ma poursuite. Mais là, il commence à y avoir du monde, les premiers bistrots remontent leurs grilles. On arrive au feu. Je ne lui laisse pas le temps de répondre, je m'extrais du véhicule. Je me rue hors du véhicule, devrais-je plutôt dire. Et je cours. Chose qui ne m'étais plus arrivée depuis le cross du lycée. Une éternité. Les Lucky Strike ne m'aident pas dans cette épreuve, mais j'ignore les brûlures qui ensèrent ma poitrine. Mes limites physiologiques m'imposent finalement un arrêt. J'ai bien dû parcourir deux cents mètres. Une main posée sur le capot d'une voiture en stationnement, je me retourne en tentant de reprendre mon souffle. Je vois ma petite voiture orange s'engager sur la voie rapide, à petite vitesse, en tressautant. Il va me bousiller l'embrayage.

Je le regarde disparaître. Je ne me suis jamais senti aussi détendu depuis plusieurs jours. Je pense avoir déjoué leur plan, pour aujourd'hui, du moins. Mais l'avenir, je m'en fous. Il faut que je tienne jusqu'au tribunal. Là, il ne pourra rien m'arriver. Quant à ce soir, c'est décidé, je dors à l'hôtel. Avec des flics partout. Je mets mon ego de côté, je m'arrangerai avec lui en temps voulu. J'entre dans un bistrot, et éprouve un soudain besoin de douceur. Je commande un petit crème. J'ai envie de rester là, de ne plus bouger. De me confondre avec le décor rococo. Je m'allume une clope. Si je suis à nouveau tiré au sort pour ces histoires de juré, je refuse. Je sais, on n'a pas le droit. Le devoir de citoyen, on nous a bien briefé ! J'irai me faire radier des listes électorales. De toute façon, je vais déménager, partir loin d'ici. En Asie, tiens, pourquoi pas. Ça fait une paye que je n'ai pas voyagé.

Je traîne un long moment, affalé dans un fauteuil en skaï vert, en sirotant petits crèmes sur petits crèmes. J'écoute les conversations des matinaux. Ça ne vole pas haut, mais c'est rassurant. Un retour à la vraie vie, en quelques sortes. Un ancien qui enchaîne les ballons de blanc manifeste bruyamment son contentement : il ne risque pas de perdre sa voiture sur le parking de sa grande surface, elle est immatriculée 7373 TT 73. Le hasard, parfois, fait bien les choses. Le patron, lui, se souvient qu'il en avait une, SS 73. Par contre, le numéro du début ne lui revient pas. Il ne l'avait pas gardée longtemps, celle là. Ah ça non ! Je passerais bien la journée ici, à écouter ces conneries.

Il est pratiquement huit heures lorsque je me décide enfin à quitter les lieux. Il ne faudrait quand même pas que j'arrive en retard à l'audience. Je me renseigne sur l'arrêt de bus le plus proche. Le patron et le 7373 TT me regardent alors comme un extraterrestre. Je ne sais même pas que les transports urbains sont en grève ! On ne parle pourtant que de ça en ville. De ça, et du procès de l'affaire du "Parapluie de Pékin". Il finit par appeler un taxi, et, en l'attendant, les deux compères me font un rapide résumé de la situation. Les bus sont en grève suite à une attaque en plein centre ville. Un type est monté à l'intérieur, a balancé de l'essence, une allumette et deux ou trois insanités avant de prendre la fuite. Ils embrayent ensuite sur le procès. Lorsque je leur apprends que je suis juré, le patron me regarde d'un œil rond. Les deux mains posées sur son bar, il se met à déclamer, s'adressant autant à moi qu'au grand-père :

— Ah, mais ça, Monsieur, ça change tout...

Je ne comprends pas tout de suite ce qui change. Puis, quand je le vois s'emparer du téléphone, mes angoisses me reprennent. Non, ils ne font quand même pas partie du complot ! C'est bon pour les séries B, ce genre d'histoire, ça n'arrive pas dans la vraie vie.

— Allô, Taxis Grannet ? Ici le Point Bar. Je vous ai commandé un taxi il y a cinq minutes. Annulez tout. On va s'occuper nous-mêmes du client...

Je le vois ensuite poser le torchon qu'il porte sur l'épaule, et contourner son bar. L'homme est costaud. Plus que moi. Et ils sont deux, même si le vieux ne doit pas être très vaillant. Surtout avec les blancs qu'il a ingurgités. Je lance un regard vers la porte, mais déjà, l'homme m'a saisi par le bras, d'une poigne ferme. Je m'apprête à lui balancer un direct en pleine figure, mais, à ma grande surprise, il me tend sa main libre, m'invitant à la serrer.

— Monsieur, je suis fier que vous vous soyez arrêté chez moi. Et, surtout, ne vous laissez pas influencer : perpète pour ce salopard. Perpète. Hein Jean ? Perpète, pas moins.

— Ah, ben ça c'est sûr.

Suit alors une bordée d'injures à l'encontre des délinquants, puis des délinquants étrangers, puis des étrangers tout court. Pour finir, le patron me désigne le grand-père et me lance :

— Jean va vous conduire. Vous avez de la chance, il vient d'acheter une voiture neuve. Et, ce soir, en rentrant, passez nous donner des nouvelles. Et puis, soyez prudent... Avec cette racaille, il faut s'attendre à tout. Ne vous amusez pas à changer vos fusibles en rentrant à la maison !

Quelques minutes plus tard, je m'engage enfin sur la voie rapide. Jean, une gitane au bec, conduit sèchement. Sur la file de gauche. Il me raconte qu'il a été chauffeur routier dans le temps. Alors qu'il me narre par le menu ses aventures dans les bordels polonais, il se met à pousser un juron en écrasant la pédale de frein. Un bouchon. A cette heure-ci, c'est classique. Les gens de la file de droite tentent de déboîter, ceux de gauche font l'inverse. Quelques klaxons retentissent. C'est un truc que je n'ai jamais compris, ça. Il faut croire que ça doit calmer les nerfs. Il faudra que j'y pense pour les traitements que je propose. La klaxonothérapie. Pourquoi pas après tout...

Au bout de quelques minutes, et de quelques dizaines de mètres parcourus, on aperçoit des gyrophares. Tout le monde est sur la file de gauche maintenant. Ça a dû cartonner. Encore quelques mètres, et on arrive au niveau de l'agent qui fait signe de circuler. C'est pareil, ça, je me suis toujours demandé à quoi ça servait. Une fois que tout le monde est à la queue leu leu, je ne vois pas bien ce qu'on pourrait faire d'autre que de suivre le mouvement. Encore quelques mètres, et on arrive au niveau de l'accident. Un camion de pompiers nous masque la scène. On recommence enfin à rouler à une allure quasi normale. Alors que mon chauffeur lance un truc du style "Et ben, il doit pas rester grand-chose de ceux qui étaient dedans !", on dépasse la voiture accidentée. Complètement carbonisée. Il ne reste rien. Je reconnais la carcasse d'une Simca 1100. Je me retourne, complètement abasourdi. Juste le temps de voir les pompiers se diriger vers leur camion, en trimballant une civière. Le corps de la victime est préservé des regards par une couverture de survie. Sur la couverture, je devine un gant. Orange. Sans doute tout ce qui reste de l'éboueur de ma rue. Juriste, autorité, mariage... Mariage avec la mort, oui.

Je regarde fixement devant moi. La circulation est fluide, à nouveau. Jean repart sur ses exploits du passé. Je passe par tous les sentiments. Le soulagement de ne pas avoir été transformé en grillade dans ma bagnole. Et la mauvaise conscience. J'ai envoyé ce pauvre bougre au casse-pipe. Il ne s'est sûrement pas planté tout seul. C'était en pleine ligne droite, et aucun autre véhicule n'était impliqué apparemment. Je suis un rescapé. Mais à quel prix ? Tout ça parce que je n'ai pas pris au sérieux les conseils du président du tribunal. Michel Roberton, lui, au moins, a payé de sa personne. Il faudra que je règle beaucoup de choses avec ma conscience, une fois cette affaire terminée. En fonction de la manière dont elle se terminera. Il serait étonnant que les hommes de Feng Yang s'arrêtent en si bon chemin... Comment ont-ils fait, pour la voiture. Peut-être était-elle piégée ? Je frissonne.

Lorsque nous arrivons devant le tribunal, il est juste neuf heures moins cinq. Ma convocation est pour neuf heures. Je remercie Jean, machinalement. Je sens qu'il voudrait me dire quelque chose, du type " Perpète pour les racailles, hein, n'oubliez pas !" Moi, j'ai envie de lui dire que les gens comme lui me déçoivent. Je lui serre la main, sans un mot.

La cour d'assise de Savoie a ceci de particulier que les juges sont drapés de noirs. Partout ailleurs, en France, la couleur de rigueur est le rouge. Mais ici, on garde le souvenir d'un accusé jugé, puis guillotiné. Quelques temps après, l'innocence du malheureux avait été prouvée. Cette forme de repentance n'est pas pour me déplaire, même si la cour de Savoie fait partie des plus intransigeantes en matière de condamnation.

Toute la première partie de la matinée se passe sans que les derniers événements ne me perturbent trop. Bizarrement. Le sens des responsabilités, peut-être. Je suis chargé de juger un homme, ce n'est pas rien, et j'ai surtout été suffisamment cavalier avec ma conscience ces derniers temps. Cette première matinée est consacrée à la présentation de l'accusé. Toute sa vie y passe. Des experts viennent présenter son profil psychologique. Je constate avec effroi que pour un novice, le jargon des médecins est incompréhensible. Comment donner un avis serein dans de telles conditions ? L'homme, Shaozu Feng Yang, est imperturbable. Je l'observe à la dérobée, de temps à autre. Il semble ailleurs. Il émane de sa personne une impression de sérénité incroyable. Cet homme est en prison depuis plus de deux ans, il risque gros, et il le sait. Il est jugé en assise pour "Action délictueuse en réseau". Si ce qui est supposé est réel, il doit subir des pressions énormes pour ne pas "balancer". D'après la presse, il a passé ces deux années de prison à méditer.

En voyant cet homme, en écoutant son passé, je suis enclin à la clémence. Comme ça, spontanément. Le doute ne doit-il pas bénéficier à l'accusé ? Ce mec m'est sympathique. Pourtant, il semble bien que quelqu'un fasse tout, dans l'ombre, pour retarder son procès. Qui peut y trouver un intérêt ? L'homme sera jugé, quoi qu'il en soit. Si Michel Roberton a été assassiné, si l'accident sur la voie rapide n'en est pas un, c'est qu'il faut gagner du temps. Du temps pour quoi faire ? Pour protéger un notable, le plus longtemps possible, comme la presse tend à le laisser supposer ? Pour préparer une évasion ? Pourquoi pas pendant le procès, en profitant de la confusion que pourrait créer les diverses exactions commises ? Je me rends compte que j'ai décroché, petit à petit. Je me secoue intérieurement. Je dois écouter ce qui se dit, je le dois à ce petit homme. Inoffensif aurais-je presque envie de dire.

Monsieur Feng Yang semble recroquevillé sur sa chaise. De temps à autre, il échange quelques mots avec ses avocats. Je ne l'ai pas vu adresser un regard aux jurés. Il semble ailleurs. Ses avocats, par contre, sont sur le qui-vive. L'un d'eux ne cesse de prendre des notes. Je sens qu'ils piaffent d'impatience, ils sont pressés de monter sur scène. On en a maintenant terminé avec les psychiatres. Un quidam vient présenter l'historique de l'affaire. Je ne sais pas qui c'est. Sa présentation a été faite alors que mes pensées vagabondaient quelque peu. Je décide de prendre des notes.

J'organise ça sur deux colonnes. La première est composée des éléments qui laisseraient penser qu'il n'y a pas de coup monté à l'encontre des jurés, que le procès se déroule normalement, que je me fais des idées. La deuxième reprend les arguments qui tendraient à laisser penser l'inverse. Je rajoute de temps en temps une idée plus personnelle, un sentiment, un élément auquel il n'est pas fait allusion mais qui a pu être avancé, à un moment ou un autre. Par la presse, notamment. J'y mêle mes aventures personnelles. Au bout de près d'une heure, la présentation cesse, et j'ai à ma disposition une synthèse relativement complète.

La première colonne retrace la chronologie de l'enquête. A la lecture, je ne relève rien de très intéressant. L'organisation du trafic de cartes bancaires en réseau, l'aide non désintéressée aux

ressortissants chinois, l'arrestation d'une vingtaine d'hommes de main, les aveux de Jinsong Wang.

La deuxième colonne est plus garnie. La mort suspecte de Jinsong Wang, la mort suspecte de Michel Roberton, la présence suspecte de l'éboueur dans ma rue, l'accident suspect de ma voiture, les allégations de la presse suspectant les notables. J'ai rajouté les noms suivis d'un point d'interrogation. Le préfet ? Le conseiller du ministre ? Les élus locaux ? Je raye les élus et le conseiller du ministre : je ne pense pas qu'ils puissent faire établir de cartes de séjours et obtenir autant d'avantages divers sans que la préfecture ne soit au courant. J'entoure le préfet. Puis je me ravise : qui est à l'origine du plan de protection des jurés, sinon le préfet en personne ? Je me renseignerai durant la pause de midi.

J'en arrive à la conclusion provisoire que la seconde colonne n'est guère étayée. Tout tourne autour du rôle joué par le préfet. Et ce dernier ne peut jouer sur les deux tableaux à la fois, protéger les jurés pour que le procès puisse aller à son terme, et faire éliminer ces mêmes jurés pour couvrir ses éventuelles turpitudes. Je n'y crois pas. Je suis un anarchiste républicain, finalement. Quant à Wang, si la thèse du suicide peut être sérieusement mise en doute, rien ne prouve qu'on l'ait éliminé pour l'empêcher de parler. De plus, il avait déjà parlé. Ma bagnole... C'est vrai que je ne vois pas ce qui a pu causer sa destruction... Mais mon éboueur ne semblait pas très au point, au volant. Je pense que je me suis fait un film, que j'ai joué à me faire peur. Il faut que j'arrête ça. Sans cette paranoïa, l'éboueur serait en vie, et je n'en serais pas à me déplacer dans ma rue, au petit matin, comme un Sioux sur le sentier de la guerre... Par sécurité, je vais quand même rester avec les autres jurés jusqu'à la fin du procès.

Le Président du tribunal déclarant enfin la suspension de séance, je me retourne vers le juré le plus proche de moi. Il s'agit d'une femme, la cinquantaine, qui a passé son temps à se gratter les genoux en soupirant. Comme je lui demande comment est l'hôtel des jurés, elle me regarde d'un air surpris. Puis elle me souffle dans l'oreille, sur le ton de la confidence :

- Ah, c'est vrai que vous étiez à la bourre, ce matin, vous n'êtes pas au courant...
- Au courant de quoi ?
- La protection est suspendue.

Je manque de m'étrangler. Tout me revient d'un coup. Ma rue, déserte comme le paradis, l'éboueur, ma voiture calcinée sur la voie rapide, le gant orange...

- Mais... Comment est-ce possible ?
- Le Président nous a convoqués, juste avant le début de l'audience. Il est établi que la mort de Michel Roberton est bien un accident. Et le fait de nous protéger faisait les choux gras de la presse. Tout ça n'était pas bon pour la sérénité des débats. Enfin, moi, c'est mon mari qui avait insisté pour que je reste à l'hôtel. Soi-disant pour ma sécurité...

En disant cela, elle me regarde d'un air mystérieux. L'air de quelqu'un qui s'attend à ce qu'on lui demande ce qu'elle veut dire avec cet énigmatique "soi-disant". Mais moi, je n'en ai rien à faire si son mari a envie de profiter de quelques jours de répit. Et d'ailleurs, je le comprends tout à fait. A son contact, je commençais à avoir des démangeaisons. Je lui demande :

- Qui a décidé de cela ?

— Le préfet, je crois. Pourquoi ?

Je préfère ne pas lui répondre. Je quitte le tribunal, immédiatement. J'ai besoin d'air. Le préfet... Ce salaud. Il abat ses cartes, la chasse au juré va reprendre. C'est sûr. Mais je ne me laisserai pas faire. Pour commencer, dégager d'ici. Et pas pour aller chez moi. Prendre un taxi, filer, loin, n'importe où. Je dévale les marches du palais de justice. Il y a justement un taxi qui se pointe. Je le hèle, il s'arrête, je m'engouffre à l'intérieur. Je lui demande de m'amener à la gare. La voiture démarre. Mon cerveau tourne à cent à l'heure. Je pourrais aller chez mon ex femme. C'est là qu'ils penseront le moins à me chercher. Le chauffeur conduit prudemment. Très prudemment. Trop prudemment. Comme je le lui fais remarquer, il se retourne vers moi. Je remarque l'oreillette de son MP3. Ça, par contre, ce n'est pas prudent. Je remarque également qu'il est Asiatique. Je suis fichu. J'entends la musique qu'il écoute, c'est du Renaud :

"Ça a fait un boucan d'enfer
Je ne supporte pas
Ça fait croire un peu qu' les proverbes
Disent pas toujours n'importe quoi
Adieu l'amour, bonjour la merde
Qui tombe sur moi"